

[LA TRADUCTION]

[extrait]

LA TRADUCTION (de C.H. Town) est très imparfaite et parvient à détruire le *ton* de l'original par une trop grande libéralité dans la façon de rendre des idiomes. Ou peut-être devrais-je dire par une trop grande littéralité dans la façon de rendre des *particularités d'expression du cru*. Il est un point (jamais remarqué, que je sache) qui, de toute évidence, devrait être considéré en matière de traduction. Nous devrions rendre l'original de telle sorte que *la version traduite produise chez les gens auxquels elle s'adresse une impression exactement semblable à celle qui est produite chez les gens auxquels il (l'original) s'adresse*. Or si l'on traduit avec rigueur de simples particularités d'expression du cru (pour ne rien dire des idiomes) on dénature inévitablement l'impression recherchée par l'auteur. On est certain de produire un effet fantaisiste sinon inéluctablement absurde – car, dans pareils cas, les nouveautés ne sont que des incongruités, des bizarreries. Il faudrait bien entendu faire la distinction entre les particularités d'expression qui appartiennent à la nation et celles qui sont le fait de l'auteur lui-même – car ces dernières auront un effet similaire sur *toutes* les nations et doivent se traduire littéralement. C'est à la négligence généralisée des principes ici avancés qu'il faut imputer une grande partie de la désaffection, sinon du mépris radical, dont la littérature est l'objet dans le monde entier. Les revues anglaises, par exemple, regorgent d'allusions à ce qu'elles appellent la « frivolité » des lettres françaises – idée qui trouve principalement son origine dans l'impression produite essentiellement par la manière française – manière qui ne recèle rien de frivole *par essence* mais qui paraît telle à tout étranger (à l'Anglais notamment) en raison de cette bizarrerie dont j'ai déjà indiqué la cause. Les Français retournent le compliment et se plaignent de la *gaucherie* du style britannique. La phraséologie d'une nation est teintée de *drôlerie* pour les citoyens d'une nation parlant une autre langue. Or, pour rendre l'esprit véritable de l'auteur, cette coloration doit être compensée à la traduction. Nous devrions nous glorifier un peu moins de notre littéralité en traduction et davantage de notre paraphrase. N'est-il pas évident que c'est cette habileté qui permet de faire *une traduction donnant au lecteur étranger une idée plus juste de l'original que ne la donnerait l'original lui-même?* [...]

---

Source : Edgar Allan Poe, *Préfaces et Marginalia*, traductions de Jean-Marie Maguin et Claude Richard, fragments traduits par Stéphane Mallarmé et Paul Valéry, avant-propos et notes de Claude Richard, Aix-en-Provence, Alinéa, 1983, p. 110-111.